

L'Identité en Crise



extrait de bædan – un journal du nihilisme queer



L'exposé suivant a été présenté à une conférence anarchiste qui s'est tenue à Milwaukee en Mai 2011. A la suite de la défaite de la lutte anti-austérité quelques mois plus tôt au Wisconsin, la Conférence de Crise (*Crisis Conference*) fut organisée comme un espace pour que les anarchistes puissent théoriser une intervention dans la crise en cours et la résistance naissante à l'autorité.

Première Contention : Une Crise de la Reproduction

i

Tandis que les économistes, les politiciens et les technocrates de toutes sortes parlent sans cesse de tel ou tel détail de la crise, ils restent enfermés dans le diagnostic de ce qu'ils perçoivent être une crise périodique du mode de production capitaliste. Ce qui n'est pas dit, c'est que les différentes crises de la production, de la consommation et de l'accumulation ne sont que des dysfonctionnements mineurs au sein d'un processus systématique qui nous confronte en tant que domination de nos propres vies. Ce dernier est lui-même une grande crise, née du moment où nous avons été dépossédés de nos façons d'être et accumulés comme travailleur.euses. A nos yeux, elle constitue la crise fondamentale de l'aliénation et de la production au sein de la civilisation industrielle.

Le même processus qui nous extrait du monde et nous transforme en travailleur.euses nous rend aussi insignifiantEs en tant que travailleur.euses. Par des générations de violence, nos ancêtres furent détruitEs en tant qu'êtres vivantEs et recréés comme un réservoir de main d'œuvre. Les produits du travail de chaque génération successive forment les structures qui affirment le capital et rendent redondante la force de travail future. Et ainsi, la soi-disant armée de réserve du capital devient une couche lazaresque de surplus de population, sans importance pour les moyens de production, mais pourtant désespérément dépendante de ceux-ci pour leur survie.

Pour le dire d'une autre façon, la crise en cours ne peut être vue comme la conséquence des actions d'une classe de banquiers cupides, de créanciers peu scrupuleux, ou même comme la conséquence de la concentration des richesses aux mains d'une classe dominante. Il faut plutôt voir la situation actuelle comme la conséquence inévitable du travail aliéné – le processus par lequel notre activité et notre capacité à nous reproduire nous-même nous sont arrachées et sont utilisées pour dominer nos vies. Toute l'énergie qui est canalisée dans une production qui n'est pas la nôtre converge pour former un système de dispositifs qui devient le seul – et de plus en plus aliéné – moyen par lequel la reproduction est possible, nous éloignant de toute possibilité de vivre hors du système capitaliste. L'existence continue du mode de production capitaliste est subordonnée à la reproduction du soi aliéné. Alors que l'analyse de la reproduction par Marx (et de nombreuses marxistes) se concentre sur le fait qu'elle a lieu dans une sphère extérieure au travail, où

ont lieu les différentes activités nécessaires pour maintenir l'énergie vitale de la main d'œuvre, nous soutenons que la disparition relative du travail dans la sphère industrielle coïncide avec l'apparition de la logique du travail dans chaque aspect de la vie. La reproduction du soi devient alors une opération productive primaire, plutôt qu'un simple soutien secondaire au processus de production.

Pour citer Marx :

« Prolétaire » doit s'entendre comme ne signifiant rien d'autre, économiquement parlant, que le « travailleur salarié », l'individu qui produit et valorise le « capital », et qui est jeté à la rue aussitôt qu'il devient superflu pour les besoins de la valorisation.

La primauté de ce 'jet-à-la-rue' dévoile la crise fondamentale de la subjectivité sous le capital : l'effondrement de l'identité de travailleur.euse. C'est depuis cette position – celle de la rue – que nous débiterons notre analyse.

ii

Bien que nous soyons de plus en plus éloignéEs des moyens de subvenir à nos propres besoins, nous ne pouvons pas voir cette situation simplement comme une crise de ce mode de production en particulier. Il s'agit de la crise du fait même de la vie au sein de la société de classes. Notre insignifiance pour le processus de production et la misère de l'auto-reproduction n'est pas une abstraction, mais une réalité qui hante et anime notre expérience quotidienne.

On peut observer, au sein de la lutte anti-austérité au Wisconsin au début de l'année 2011, un aspect particulièrement visible du processus d'expulsion et de paupérisation (*immiseration*) en cours, dans le monde entier, depuis des décennies. Les politiciens sont plutôt honnêtes lorsqu'ils affirment que le système ne peut plus se permettre de prendre en charge les surplus croissants de population qui n'ont pas les moyens de se débrouiller d'elles-mêmes. Les conventions avec les syndicats sont rompues afin de plus facilement se débarrasser des travailleur.euses inutiles ou non nécessaires. Le financement des services, de l'éducation, du logement, de l'alimentation et de la santé est fortement réduit. Les professeurEs votent pour leurs propres réductions de salaire afin de préserver un système agonisant. Les bureaucrates syndicaux proposent de concéder tous les moyens de subsistance possibles de leurs électeurices dans une tentative désespérée de s'accrocher à leur propre position dans la bureaucratie. Les « représentantEs » fuient leurs positions puisqu'ils ne peuvent rien faire d'autre.

Le maintien de l'ordre est renforcé et les peines de prison sont considérablement allongées afin d'isoler les surplus de population. A tous les niveaux, l'État est réduit à et dévoile sa fonction principale – la gestion et la discipline du nombre croissant de corps qui sont totalement inutiles à la pérennité de l'économie. Des formes de maintien de l'ordre plus diffuses et sinistres sont déployées afin d'empêcher la révolte chaotique de ces corps. Les logiques policières sont internalisées au sein du corps protestataire par toute une série de

mystifications. Les idéaux de la démocratie, de la non-violence, et de la désobéissance civile servent à rediriger la rage populaire vers un plaidoyer désespéré pour la préservation d'un système qui, d'abord, nous exploite, et puis, lorsque nous ne sommes plus nécessaires, nous laisse mourir. Un renouveau du mouvement ouvrier n'aurait aucun sens pour ceux qui ne pourront peut-être jamais être des travailleur.euses traditionnel.le.s – un statut qui tend rapidement à devenir la norme. Un renforcement de l'État-providence ne peut agir qu'en tant que pansement, en tant que subterfuge pour préserver la paix sociale. Les solutions offertes par la Gauche seraient indésirables, quand bien même elles étaient viables. Quand des manifestantEs disent « c'est à ça que ressemble la démocratie », iels ont entièrement raison – cette situation est exactement ce à quoi la démocratie ressemble : un sandwich à la merde, sans le pain. Il n'y a aucune opération intégrée ou mode de protestation qui peut sauver ceux d'entre nous qui constitue la frange extérieure à l'économie, toujours plus large et intrinsèque à celle-ci. Nos choix sont évidents – l'austérité et la paupérisation continue de nos vies quotidiennes, ou la destruction immédiate des moyens de production et de la société de classes qu'ils produisent.

iii

Citons longuement un communiqué qui a circulé lors d'une lutte plus ancienne contre ce système d'austérité universelle et croissante, "Communique from an Absent Future" de Research and Destroy. Ce communiqué élabore une théorie de la crise par rapport au système universitaire dans l'état de Californie. Il est pertinent pour notre discussion en ce qu'il envisage la crise comme une crise de la subjectivité :

Pour ceux dont l'adolescence fut empoisonnée par l'hystérie nationaliste qui a suivi le 11 Septembre, le discours public n'est rien d'autre qu'une suite de mensonges et l'espace public n'est rien d'autre qu'un endroit où les choses pourraient exploser (bien que cela n'arrive jamais). AffectéEs par le vague désir que quelque chose se produise – sans jamais imaginer que nous pourrions le faire arriver nous-même – nous avons été sauvéEs par l'homogénéité fade d'internet, trouvant refuge auprès d'amiEs que nous ne voyons jamais, dont l'existence entière consiste en une série d'exclamations et d'images marrantes, dont le seul discours est le baratin des marchandises. Sécurité, et puis confort, ont été nos mots d'ordre. Nous passons à travers le monde de chair sans être touchéEs ou émuEs. Nous traînons notre sentiment de vide d'un endroit à l'autre.

Mais nous pouvons être reconnaissantEs pour notre destitution : la démystification est désormais une condition, et non plus un projet. La vie universitaire apparaît désormais exactement comme ce qu'elle a toujours été : une machine à produire des producteurices et consommateurices obéissantEs. Même les loisirs sont une forme de formation à l'emploi. La bande d'idiots des fraternités boit jusqu'à l'ivresse avec

tout le dévouement des avocats qui travaillent tard au bureau. Les jeunes qui fumaient de l'herbe et séchaient les cours au lycée prennent aujourd'hui de l'adderall afin d'aller travailler. Nous alimentons l'usine à diplômés sur les tapis roulants de la salle de sport. Nous tournons inlassablement en rond.

Cela fait ainsi peu de sens de penser à l'université comme une tour d'ivoire en Arcadie, idyllique ou oisive. « Travailler dur, pour jouer à fond » est la devise enthousiaste de toute une génération qui s'entraîne pour... quoi ? – dessiner des cœurs dans la mousse des cappuccino, ou rentrer des noms et des nombres dans des bases de données. Le techno-futur radieux du capitalisme américain a depuis longtemps été remballé et vendu à la Chine pour quelques années de plus de saloperies empruntées. Un diplôme universitaire ne vaut aujourd'hui pas plus qu'une action chez General Motors.

Nous travaillons et nous empruntons afin de pouvoir travailler et de pouvoir emprunter. Les emplois que nous visons en travaillant dur sont les emplois que nous avons déjà. Près de trois-quarts des étudiantEs travaillent pendant leurs études, beaucoup à plein temps ; pour la plupart, le taux d'emploi que nous obtenons lorsque nous sommes étudiantEs est le même que celui qui nous attend après le diplôme. Ce que nous acquérons pendant ce temps n'est pas de l'éducation ; c'est de la dette. Nous travaillons pour gagner de l'argent que nous avons déjà dépensé, et notre future labour a déjà été vendue sur le pire marché qui soit. Le prêt étudiant moyen a augmenté de 20 % dans les cinq premières années du XXI^e siècle – entre 80 et 100 % pour les étudiantEs raciséEs. Le volume des prêts étudiants – une statistique inversement proportionnelle au financement de l'éducation par les états – a augmenté de près de 800 % entre 1977 et 2003. Ce que nos frais de scolarité empruntés achètent, c'est le privilège de payer des mensualités pour le reste de nos vies. Ce que nous apprenons est la chorégraphie du crédit : on ne peut pas aller en cours sans que l'on nous offre un autre bout de plastique à 20 % d'intérêt. Les étudiantEs en finance d'hier achètent leurs résidences secondaires avec l'avenir lugubre des étudiantEs en sciences humaines d'aujourd'hui.

Si l'université nous apprend avant tout à comment s'endetter, comment gâcher notre force de travail, comment devenir la proie d'angoisses insignifiantes ; alors elle nous apprend à être des consommateurices. L'éducation est une marchandise comme toutes les autres, que nous voulons sans nous en occuper. C'est une chose, et elle fait de ses acquéreur.euses des choses. C'est d'abord avec de l'argent, puis par une preuve de son obéissance, que l'on achète sa position future dans le système et sa relation aux autres. D'abord, on paie, et ensuite, on « travaille dur ». C'est ici qu'est la rupture : on est à la fois commandantE et commandéE, consommateurice et consomméE. C'est le système lui-même auquel l'on obéit, ce sont les bâtiments froids qui imposent la soumission. Ceux qui enseignent sont traitéEs avec tout le respect dû à un système de messagerie automatique. Ce qui prévaut ici est

uniquement la logique de satisfaction du/de la clientE : le cours était-il facile ? Le.a prof était-iel sexy ? N'importe quel.le bouffon.ne pourrait-iel avoir un A ? Quel est l'intérêt de l'acquisition de connaissances quand on peut y avoir accès en quelques clics ? Qui a besoin de mémoire lorsque l'on a l'internet ? Se former à penser ? Un peu de sérieux. Une préparation morale ? Il y a des anti-dépresseurs pour ça.

L'effondrement de l'économie globale arrive ici et maintenant.

iv

La désintégration des récits de la futurité et des attentes sociales marque une véritable crise dans notre propre reproduction comme sujets. Il était dit que sur le trajet du train de la vie, il y aurait des pavillons hypothéqués, des clôtures blanches, un mariage, 1,5 enfants, des emplois syndiqués confortables, deux voitures, une grande télé. Notre famille, notre maison, notre propre vie devait être considérée comme le produit futur de notre propre « travail acharné ». Mais rien de tout cela n'existera pour nous. Pour beaucoup d'entre nous, cela n'a jamais existé et nous ne l'avons jamais désiré. Et pourtant, la période marquée par la révolution industrielle de la vie quotidienne et la subsomption réelle de l'activité quotidienne par les machines (lave-vaisselles, voitures, fours micro-ondes) arrive à sa fin. Oubliez les pavillons. C'est une crise de la reproduction atomisée individuelle de la cellule familiale capitaliste. Les gens se font massivement expulser de leurs maisons et de leurs emplois. Qu'est-ce qu'une famille, après tout ? Le régime de la privatisation hostile est en crise. On assiste à la disparition de toutes ses caractéristiques tandis que l'idéologie de la blanchité est plongée dans une crise. La classe moyenne, et, avec elle, la subjectivité de classe moyenne sont en voie de disparition de la surface de la planète.

La construction de la classe moyenne prend ses racines dans les prêts hypothécaires. L'accès à la propriété d'une maison par hypothèque a plusieurs effets à la fois : un changement d'une identité ouvrière à une identité de classe moyenne, un changement d'alignement d'intérêts de classe (dans la mesure où les intérêts d'une personne impliquent la valeur de sa maison), et le poids des dettes à vie (qui nécessitent de plus en plus de travail afin de les rembourser). D'autres marqueurs d'une position de classe moyenne incluait une carrière stable et l'obtention d'une petite quantité d'actions. L'effondrement du marché immobilier, la perte de toute réalité d'un emploi stable dans quasi tous les secteurs, et l'effondrement du marché boursier (réduisant considérablement la base financière de la retraite des régimes 401K, etc.) s'ajoutent pour former le pillage massif de la classe moyenne. Ce processus ne peut pas, cependant, être simplement décrit comme une prolétarianisation généralisée. Il ne signale pas non plus l'effondrement inévitable du système capitaliste. Au contraire, la crise actuelle est une bataille cruciale dans la lutte entre

le potentiel pour l'insurrection d'un côté, et le potentiel pour une autre restructuration de la société de classes de l'autre.

La crise de la blancheur est porteuse d'un ensemble d'opportunités uniques, mais aussi un ensemble de limitations incapacitantes. Les limites : ceux qui se remettent des illusions de la classe moyenne peuvent être massivement observés en train de se demander quelle marque de scotch utiliser pour ne pas abîmer les murs du bâtiment du capitole, ou en train de remercier les policiers armés sur le point de les arrêter, ou de croire que la police et les directions syndicales sont de leur côté, ou encore d'avoir toute une palette d'idées absurdes selon lesquelles les problèmes auxquels ils sont confrontés peuvent être résolus par une élection de révocation. Sans parler de toute une mythologie de résistance non-violente et de désobéissance civile. Il faut les pousser plutôt fortement, les activistes, si l'on espère devenir dangereux.

Les opportunités : ceux pour qui tout événement a toujours été vécu comme une chose qui arrivait à d'autres personnes commencent à se voir de la même sorte que les personnes sur lesquelles ils lisaient dans les journaux : sans-emploi, sans-domicile. Ceux pour qui l'on croyait que l'histoire était terminée se retrouvent les victimes (et agents) de sa progression ininterrompue (et potentiellement son explosion). Privés d'un passé, de tout moyen de se reproduire soi-même, de toute fiction qui leur avait été promise dès l'enfance, les gens commencent à remettre en question toutes les présomptions et récits sur lesquels notre ordre social est basé. Ceux qui, il y a de là plusieurs mois, n'auraient jamais pu s'imaginer occuper des bâtiments ou saboter leurs lieux de travail ont commencé à découvrir de nouvelles façons d'agir ensemble. Les gens sont, dans une certaine mesure, en état de comprendre que leur propre survie dépendra de leur propre activité pour détruire les conditions qui ont façonné leur avenir abyssal.

L'effondrement de la position de sujets traditionnels engendre l'émergence de nouvelles positions de classe d'exclusion : d'un côté, une abjection totale et un travail non-rémunéré, et de l'autre, une diffusion de techniques du soi constituant une petite bourgeoisie globale. Il y aura, de façon plus réaliste, une indistinction et une oscillation complètes entre ces positions. La triste réalité est que chaque individu devra, sous peine de mourir de faim, mettre sur la table des aspects de son existence en innovation constante et nouvellement commodifiés, afin de les vendre sur le marché.

Deuxième Contention : Re-création et Techniques-de-soi

i

La nouvelle classe moyenne est une classe coupée de la promesse d'un emploi stable, d'un accès stable à la propriété d'un logement. Elle est accablée d'une dette sans-cesse croissante et d'une nécessité toujours plus grande (puisque rien ne peut plus être pris pour acquis) de se perfectionner afin d'avoir une chance de garder son emploi. Une classe

moyenne pour qui le soi devient une entreprise à capital nul, une classe d'individuEs qui sont à la fois totalement prolétariséEs (dépossédéEs, jetéEs à la rue) et, pourtant, les plus mesquinEs de la bourgeoisie, gérant leur propre être comme un petit commerce. Cette nouvelle disposition remplace le rôle structurel des anciennes formes de subjectivité de classe moyenne (pour les nommer : la répression de la lutte des classes en liant la survie des travailleur.euses à la survie du capitalisme, et l'intensification de la nécessité de travailler à travers d'énormes quantités de dettes) et elle positionne l'individuE comme étant en conflit avec soi-même. La guerre des classes devient quelque chose qui est menée intérieurement entre ses intérêts prolétaires et ses « meilleurs intérêts » ; entre son auto-gouvernance et l'ingouvernabilité ; entre le refus de travailler, le manque de travail et l'incitation à travailler encore et toujours plus... La lutte au Wisconsin a vu l'avènement de slogans tels que «sauver la classe moyenne » – qui signifiait sauver sa forme structurelle – mais, ce que les luttes actuelles effectuent (de par leur nature positive), c'est une restructuration du capitalisme vers une classe moyenne globale et virtuelle. Nous pouvons nommer subsomption réelle le processus à travers lequel un monde créé et fonctionnant grâce à nos muscles devient un monde fonctionnant grâce à de l'énergie sous forme de carburant. La subsomption réelle marqué la capacité du travail mort à dominer les vivantEs. Quand nous disons travail mort, nous parlons de la grande variété de machines et de dispositifs, produite par l'activité vivante des humainEs, qui leur est retirée et en vient à médiatiser leur relation à leur propre survie. C'est là l'ultime réussite du capital : l'aliénation totale. La transition vers des maisons privatisées et marchandisées (rendue possible par la centralité croissante des machines dans notre vie quotidienne) marqua le début de ce qui peut être appelé la subsomption réelle de la vie sous le capital.

Bien que la subsomption réelle de la vie sous le capital soit tenue pour acquise par beaucoup, nous pensons qu'avec l'avancée de tout un nouvel ensemble de machines et de dispositifs, nous vivons actuellement ce qui pourrait être appelé la subsomption réelle de la subjectivité. Nous entendons, par là, la colonisation et l'économisation de ce que signifie être en vie – la totalité de nos traits, apparence, centres d'intérêts, relations, dispositions, inclinations, sexualité, genre, goûts, parties du corps, physique, etc.

Nous pouvons suivre Foucault dans son explorations de ce qu'il a nommé techniques de soi. Il paraît naturel qu'après vingt-cinq ans d'enquête sur la production et la disciplinarisation des subjectivités (la folie, la déviance, la criminalité, la sexualité), Foucault se tournerait vers les façons que les gens ont de déployer un pouvoir de se façonner. Il a nommé techniques de soi la capacité des individuEs à effectuer, par leurs propres moyens ou avec l'aide des autres, un certain nombre d'opérations sur leur corps et leur âme, leurs pensées, leur comportement, et leurs façons d'être, afin de se transformer soi-même pour atteindre un certain état de perfection ou d'immortalité. On peut commencer à observer, dans cette analyse, l'émergence d'une situation où chaque corps individuel peut devenir le capitaliste – l'entrepreneur – de soi-même et la possibilité même de sa vie. Pour chaque

entrepreneur de soi, l'entièreté (supposée) de son « être » constitue sa propre propriété privée, son propre capital, sa propre logique de profit. Cette subjectivité entrepreneuriale révèle la terrible réalité qui est que nous avons toutes l'opportunité de devenir ce que l'on peut faire nous-même, et ensuite de mettre le produit sur le marché.

ii

De la même manière que ce que l'on pourrait identifier comme la subsomption formelle est rendue possible par la production de certaines machines sur le plan commercial (équipement minier, infrastructure de transport, usines) et que la subsomption réelle est rendue possible par la production de machines spécifiques sur le plan domestique domestique (électroménager, transport personnel), la phase de la *réelle* subsomption réelle est effectuée par le déploiement d'un tout nouvel ensemble de machines au niveau personnel – cette fois, le vaste réseau de matériel et de logiciels (*hardware and software*) qui constitue le monde des technologies de l'information.

Dit d'une autre façon, par le processus de subsomption totale, les individuEs ont été déconstruitEs et simultanément reconstruitEs comme l'intersection de dispositifs et de techniques de soi. Il est désormais impossible de parler d'unE individuE comme étant un corps réduit à sa chair : à sa place, il y a une intersection de profils Facebook, de smartphones, de comptes en banque, d'adresses e-mail, de numéros de téléphone, de numéros de sécurité sociale, de photos taguées sur les réseaux, de dossiers médicaux et de casiers judiciaires, d'abonnements à la salle, de profils ADN, d'empreintes digitales, de listes détaillant nos goûts en musique/cinéma/lecture, de portfolios modèles, de photos signalétiques, de chatrooms fétichistes, de cybersexe, de polices de caractères, de diplômes, de pseudos, d'avatars, de tablettes, de flux Twitter, d'applications telles que Grindr, Flickr, Socializr, Tumblr, iSnitch [*NdT : le « i » réfère aux noms d'applications Apple, tandis que « snitch » signifie une balance, un mouchard*], de coordonnées GPS, de statistiques sur les risques, de permis de conduire, de vidéos de surveillance, de posts de blogs, de réseaux d'amiEs, et de tout ce qui pourrait s'afficher en recherchant un nom sur Google.

De la même manière que nous sommes aliénéEs de la vie hors de la machinerie dans laquelle le travail mort se solidifie, nous sommes tout autant aliénéEs de concevoir notre corps ou d'être appeléEs par nos noms en dehors des innombrables dispositifs qui nous conçoivent, nous identifient, nous nomment, nous mesurent et nous traquent comme des données. La domination des machines sur nos vies approche de la perfection. Ces dispositifs nous aliènent de nos communications, relations, amitiés, séductions. Qui plus est, elles comprennent maintenant la totalité et le processus par lequel nous identifions, nommons et constituons notre soi (actuel et potentiel) et nos relations. L'individuE est mortE. L'atomisation prolifère éternellement.

iii

La combinaison d'une couche lazaresque toujours croissante de population de surplus, la large diffusion des techniques de soin, et la *réelle* subsomption réelle de la vie et de la subjectivité sous le capital coïncident pour produire un nouveau terrain économique-social où chaque aspect de ce qui pourrait être appeléE unE individuE a été complètement intégré à leur valeur marchande quantifiable. L'effondrement des positions des sujets traditionnels est compensée par la prolifération de nouvelles positions : concepteurEs d'applications, graphistes, cyber travailleur.euses du sexe, théoricienNEs queer, éditeurs féministes, ingénieurEs de réseaux sociaux, chasseur.euse.s de tendance, vendeureuses eBay, militantEs de la justice sociale, artistes-performeur.euses, réalisateurices de porno, spammeur.euse.s, barristas priméEs. Nous sommes forcéEs de continuellement se définir, de s'imposer d'innombrables opérations afin de se produire chaque jour comme quelqu'unE qui peut être misE sur le marché – notre survie la plus basique dépend d'un déploiement incessant de techniques de soi de plus en plus discrètes. Tout est à vendre : notre sex appeal, nos fétiches, nos tatouages, notre radicalisme, notre sens fashion, notre queerness, notre androgynie, notre condition physique, notre fluidité, notre anormalité, notre sociabilité. Facebook et Twitter fonctionnent comme le nouveau CV. Nous sommes prisEs dans la nécessité sans-fin de continuellement s'éduquer, se former, s'explorer, se perfectionner et se peaufiner. Notre auto-invention continue est à la fois un impératif économique et un moteur économique.

iv

Pour citer longuement le texte "Notes Préliminaires sur les Modes de Reproduction" de 'gender mutiny,' publié dans le journal *Pink and Black Attack* [NdT : *en français dans "Vers la plus queer des insurrections"*] :

On peut l'entendre dans la rue et au travail, dans la salle de classe de l'université et au conseil d'administration, à la dernière rencontre radicale et à la plage, dans les soirées et dans les espaces underground : la logique de la dualité est tellement vieux millénaire.

Nous vivons dans un monde postmoderne, et vous êtes une fille postmoderne. Ce qui veut dire que vous n'êtes pas vraiment une fille.

Le postmodernisme est un ordre social qui se positionne comme un désordre social ; c'est une forme de déstabilisation de formes précédemment stables. La déstabilisation pourrait être vue comme commençant par attaquer la structure binaire, mais elle va, immédiatement, incessamment, et nécessairement, déstabiliser toute structure ; le postmodernisme est donc caractérisé par sa force de déstabilisation, et

non par les quelconques structures modernistes qui persistent. Les traces de la modernité sont simplement modernes, c'est-à-dire démodées ; le besoin paradoxal d'aller au-delà du moderne est ce qui caractérise cette frénésie d'activité post-moderne. La forme de la structure d'aujourd'hui est une modalité post-structurale similaire au rêve Situationniste d'une architecture fluide – une forme de structure modale et mobile dont le moteur est une forte aversion pour tout ce qui est statique.

En premier lieu dans la déstabilisation du postmodernisme, la structuration de la différence sexuelle, la structure même qui représentait les moyens par lesquels la vie a été créée. La déstabilisation des sexes binaires et oppositionnels constitue une crise de la famille et de la reproduction de la vie, nait cette crise n'est pas celle qui annoncera la fin de la reproduction. Un grand assemblage de techniques de biotechnologie, de cyberproduction et de travail social est déployé pour permettre, entre autres, des possibilités reproductrices «queer» ainsi que le dépassement des limites de l'utérus humain qui cesse trop facilement de fonctionner

Une analyse des techniques de reproduction sexuelle postmodernes achoppe, cependant, à identifier la manière dont les questions centrales de la reproduction ont été déplacées de l'acte de la fabrication de bébé à la construction de l'individuE, tout comme la mise au centre de la fabrication de bébé dans la pensée procréationniste usurpait l'ancienne importance de la question de la création cosmique par Dieu.

Le mode primaire de reproduction dans un monde postdialectique est la reproduction de l'individu – c'est-à-dire ce mode de reproduction que l'on appelle re-crétionnisme.

Les singularités postmodernes ne sont pas créées par Dieu ou leurs parents, mais sont construites par des processus pluralistes qui sont de plus en plus « artificiels », « sociaux » et, paradoxalement, auto-réalisés. Ces processus sont les processus d'identification.

Les maximes ontologiques du ré-crétionnisme ne sont ni « Dieu m'a crééE » ni « mes parents m'ont donnéE naissance », mais « je me suis faitE moi-même, donc je suis », « je suis crééE et recrééE à travers tout ce qui est », « je suis ce que je mange », « je ne suis pas moi sans mon téléphone », « je suis un *self-made man* », etc. Notre créateur est soit nous-même, soit tout ce qui est en dehors de soi ; c'est simultanément les deux. Le blâme de son existence ne peut désormais plus être imputé à un créateur spécifique (on ne peut plus se plaindre à Dieu « pourquoi m'as-tu crééE ? » ou détester ses parents pour nous avoir mis au monde) ; c'est seulement soi-même qui est à blâmer, et en même temps, tout est à blâmer.

Le processus reproducteur pluraliste ne pouvait plus accepter de limites. Sa reproduction est toujours sur une échelle ontologique, une véritable explosion de modalité reproductive qui ne peut être analysées à travers des formes de 'trinarisme', 'quaternisme', etc. Ces dernières n'existent pas. Notre reproduction binaire a été déstabilisée, la déstabilisation se reproduit elle-même ainsi que les 'tours' rhizomiques à partir d'un réseau – un (post-)structuralisme multiforme plutôt qu'une structure équilibrée.

L'idée est désormais de produire de plus en plus de tours, pas jumelles mais uniques et individuées, décentralisées, matricielles, marchant à travers le paysage à un rythme toujours croissant. L'hégémonie du World Trade Center est tombée mais aujourd'hui s'élève toute une métropole de gratte-ciel – une ligne d'horizon psycho-géographique, une horizon de possibilités et de futurs. [...]

Le/la travailleur.euse postmoderne est le/la travailleur.euse *self-made* et auto-gouvernéE. L'emploi stable sur le long-terme – des possibilités de carrière salariée ainsi que de la stabilité de l'emploi, des prestations sociales et des retraites qui vont avec – disparaît tandis que prend sa place le travail à temps partiel, à court terme, fragmentaire ou rémunéré à la tâche, en auto-entrepreneariat. Le/la prolétaire doit adopter une certaine flexibilité ; iel doit continuellement « s'améliorer » soi-même par l'éducation et la formation continues. En même temps, le travail devient plus efficace et le marché moins enclin à récompenser le non-travail. Le récréationnisme est ainsi à la fois un impératif économique agissant sur le travail et un impératif – un élan – dans l'intérêt de l'économie.

Pendant ce temps, le récréationnisme offre les seules possibilités dont le capitalisme tardif dispose pour atteindre de nouveaux marchés. Maintenant que l'expansion géographique et celle matérielle sont complètes, le capitalisme d'aujourd'hui doit créer de nouveaux marchés à partir de rien, ou bien s'étendre à une dimension supplémentaire. Les nouveaux marchés requièrent désormais de nouvelles formes de sous-cultures et de nouvelles formes-identité. La tendance de l'expansion du marché sous le capitalisme tardif est à former un marché pour chaque individuE, et toujours plus de marchés lorsque les individuEs récréent leur identité, leur corps, et leurs désirs. Les formes statiques ne peuvent que freiner cette expansion ; dès lors, une certaine haine de soi doit être produite pour pousser les vieilles formes dans l'indésirabilité, et un goût pour tout ce qui est nouveau, tendance et anormal doit être cultivé.

Des identités doivent être produites, et produites sous forme de produits. L'identification - c'est-à-dire le processus de récréationnisme - est le dispositif qui produit ces identités. Une certaine forme d'anti-identification est inhérente à cette

production, s'opposant aux formes-identité stables, essentialisées, statiques et, en fin de compte, démodées afin de contraindre la production et le le marketing de nouvelles formes d'identité.

Chaque nouvelle identité est une nouvelle tour vers laquelle les consommateur.ice.s peuvent affluer pour échapper à la nature désuète des anciennes. Au final – c'est-à-dire bientôt, et très bientôt –, il faudra une tour pour chaque personne (« vous savez, il pourrait y avoir autant de genres qu'il y a de personnes... »), probablement davantage, et l'échelle d'une telle production surpasse de loin les limites des anciens lieux de travail, qui sont basés sur la capacité de la chaîne d'assemblage de fabriquer des produits multiples et identiques. Dans l'économie capitaliste récente, cependant, chaque produit doit avoir l'air unique, *a fortiori* pour les marchandises-identité. La main-d'œuvre de ce travail « créatif » est déplacée loin des anciens lieux de travail; par impératif social et désir, l'individu est mis au travail, impayé (le travail reproductif – faire des bébés, la lutte des classes, Facebook – est toujours impayé), pour créer de nouvelles identités « pour soi-même »

Le Spectacle postmoderne est une collection d'images qui doivent de plus en plus être construites uniquement pour chaque individu, le fantôme de la reproduction ne doit pas s'attarder sur l'écran; mais il doit également avoir les moyens d'interagir avec d'autres. Un dispositif de production-spectacle organisé en réseaux sociaux offre à sa/son consommateurice un profil et un flux d'informations uniques, mais aussi la capacité d'être « connectéE » à ses « vraiEs » amiEs. Finalement, la réalité est le produit.

Troisième Contention : Écart / Négation

i

Dans un effort d'ébaucher un horizon stratégique et d'éviter certaines impasses, nous examinerons les propositions de la théoriste queer radicale Micha Cardenas dans son récent ouvrage *Trans Desire*. Tout le long de celui-ci, Micha partage son expérience dans un collectif porno radical comme exemple de ce qu'elle considère une praxis subversive de résistance biopolitique à travers la production de porno. Elle commence :

Cet article travaillera avec un processus ontologique, un concept de la réalité matérielle qui est constamment dans le mouvement du devenir, dans le flux mouvant de l'unité chiasmatisque, une réalité sans limite dans sa richesse matérielle, où les échelles d'observation peuvent être largement traversées dans le temps et l'espace, où tout est multiplicité et où c'est seulement la perspective limitée de nos perceptions actuelles qui crée la présence occasionnelle de la plénitude et de l'immobilité.

Son « flux mouvant de l'unité chiasmatisque » n'a rien de nouveau pour nous. Il y a déjà un nom pour cette « réalité sans limite dans sa richesse » : le capitalisme. L'image du récréationnisme élaborée dans le troisième point de notre seconde contention pourrait être

très succinctement décrite comme jeter des corps dans ce flux mouvant comme corps « constamment dans le mouvement du devenir ». Nous lisons « devenir » comme un ensemble continu de techniques de soi, un flux constant de mises à jour de statuts, un perfectionnement et une réécriture sans-fin de sa propre identité pour plus parfaitement compatible avec les besoins du marché. Cardenas débute par cette opération postmoderne sinistre consistant à valoriser l'absurdité de la vie sous le capital. Si tel est notre cadre, alors nous sommes condamnés dès le départ.

Sous le titre « Créer des Communs au Porno Queer » (*Creating a Queer Porn Commons*), Cardenas décrit son travail à Sharing is Sexy (SIS):

J'aimerais prendre le collectif Sharing is Sexy comme un exemple de production de porno qui soit un geste politique radical. [...] J'aimerais parler d'un projet collaboratif auquel je participe, Sharing is Sexy (SIS), comme un exemple matériel d'un projet collectif qui vise à créer du porno queer qui est sous licence Creative Commons, par Attribution, Pas d'utilisation commerciale, sous Partage dans les mêmes conditions. Le processus de création et de distribution du porno est utilisé pour former une communauté queer radicale et pour faciliter de nouvelles conceptions du genre et de la sexualité. SIS utilise une licence non-commerciale pour faciliter une praxis de la création de porno, afin de pouvoir inviter quelqu'unE pour expérimenter avec l'expression de ses désirs sexuels, et savoir que personne ne se fait de l'argent dessus (ou, au mieux, un tout petit peu d'argent, dans le cas de la bande-passante). SIS refuse que les entreprises porno utilisent leur contenu et le revendent dans leurs infrastructures massives, ce qui serait considéré comme une utilisation commerciale.

Il y a ici une erreur de compréhension dans la croyance que l'absence d'un échange immédiat d'argent rend quelque chose non-commercial ou anti-capitaliste. Le simple fait que personne n'est payéE pour son propre travail n'est pas assez pour le disqualifier d'être du travail. Une grande partie du travail, peut-être même la majorité, est non rémunéré. Une large gamme de travail gratuit a été subsumé de sorte à quand même produire beaucoup de valeur. Nous ne sommes pas payés pour mettre à jour notre profil Facebook. Il ne peut exister aucune licence qui puisse réellement exclure quelque chose du marché. Lorsqu'elle écrit « distribution pour créer une communauté queer radicale », nous lisons « investissement dans la création de nouveaux marchés queer radicaux ». Ces techniques de production de soi peuvent être aussi queer et radicales que possible, cela aura pour seul effet de cimenter leur position comme avant-garde du capital.

Elle continue :

Je m'intéresse à une approche expérimentale, matérialiste et affective de l'épistémologie ou du sens. J'approche SIS comme une exploration concrète des possibilités de production de porno, comme une forme de résistance biopolitique, et comme une tentative d'appliquer des méthodologies open-source à la production culturelle, avec mon propre corps et mes propres émotions.

Ce qui est entendu par « résistance biopolitique » ici est peu clair. Le porno est clairement un terrain biopolitique : une zone de déploiement du pouvoir qui travaille à construire la subjectivité humaine et la sexualité. Là où Micha s'é gare, c'est en considérant le pouvoir seulement comme une opération du haut vers le bas, comme purement normatif. Les pratiques sexuelles dépeintes dans ses pornos, aussi radicales qu'elles soient, sont tout aussi construites et constructrices que les pratiques dominantes présentes dans n'importe quel autre porno. Si nous devons lire ceci comme une « résistance biopolitique », alors ce serait nommer résistance ce qui est simplement le fonctionnellement habituel de la pornographie : de produire et discipliner les désirs sexuels de ceux qui les visionnent. Changer l'imagerie ne change pas ces formes productives de contrôle. Au-delà, cette application de méthodologies open-source à la production culturelle est tout simplement une description de la production culturelle telle qu'elle fonctionne déjà. Les réseaux sociaux sont un exemple parfait de la façon par laquelle nos corps et émotions sont mises au service de la production à travers « des méthodologies open-source ».

Elle continue :

En ce qui concerne l'oppression des identités subalternes, le porno non-oppressif qui ne 'contient' pas l'oppression ne suffit pas. SIS vise à créer du porno anti-oppression qui remet en question les institutions des oppressions sur des lignes de race, de classe, de genre et de sexualité. De façon similaire, je nourris toujours l'espoir de créer du porno anti-capitaliste qui remet en question l'existence du capitalisme.

Les ambitions de Micha deviennent de plus en plus douteuses au fur et à mesure que l'on avance. Aucune production culturelle du genre, peu importe à quel point son contenu est « anti-oppressif », ne peut échapper la structure fondamentalement oppressive de l'institution. Il reste dépendant sur la production, la distribution et la consommation médiatisées de la sexualité. Il est disséminé à travers des chaînes matérielles de travail mort basées sur une exploitation réelle. On peut affirmer que tout geste pour intégrer ou assimiler des groupes marginalisées dans des formes structurellement défectives a pour seule conséquence de légitimer ces mêmes formes. Nous restons aliénéEs indépendamment de la saveur de l'aliénation désormais légitimée. De plus, pour évaluer la forme hors de tout contexte, il faut questionner ce que cela signifie d'être anti-oppressif par nature, plus particulièrement quand « anti-oppression » est devenue un énième label pour augmenter la valeur de n'importe quelle marchandise : des gens paient toujours des milliers pour assister à des leçons anti-oppressions et les universitaires utilisent la marque la plus tendance de politiques de l'identité pour vendre des livres et remplir leurs classes. La consommation de porno anti-oppressif n'est en aucun cas intrinsèquement anti-capitaliste. Ce n'est en réalité qu'un moyen d'ouvrir la voie aux pornographe pour commercialiser une nouvelle marque de marchandises sexuelles aux consommateurices les plus éthiquement exigeantEs. Il n'y a pas besoin de chercher trop longtemps sur Google pour réaliser que c'est déjà le cas.

Dans la partie “Construire des Subjectivités de Réseau Queer, la Communauté comme Résistance au Biopouvoir” (*Building Queer Network Subjectivities, Community as Resistance to Biopower*), elle continue :

Nous facilitons un processus de construction de nouveaux genres et sexualités en rendant le porno plus accessible, car le/la spectateurice peut savoir que les images n’ont pas été tournées dans des conditions d’exploitation, que les images sont gratuites et qu’elles sont patentées pour être partagées. Il est important pour nous de créer une dynamique de partage afin de faciliter le dialogue ainsi que des processus de feedback ou d’échange, et de permettre à de nouvelles formes de désirs de naître de ces processus de feedback. [...]

L’activité de SIS peut être comprise à de nombreux niveaux comme un acte de résistance biopolitique : elle remet en question la marchandisation des expressions de désir queer, permet aux membres du collectif d’explorer leurs propres désirs, et permet la communauté hors-ligne et en-ligne à travers le dialogue et le partage du contenu, construisant des communs du porno queer. SIS ne permet pas seulement les conditions de la possibilité de la création de nouvelles subjectivités remettant en question les normes de genre et sexuelles pour ses participantEs, mais agit aussi comme des vecteurs d’information biopolitiques, propageant en son sein des désirs résistants. Les médias queer radicaux, distribué sur internet ou en main propre dans des zines, mais aussi dans des événements en direct comme des spectacles burlesques, peuvent agir comme des lignes de fuite, des potentiels d’inopérativité, se propageant depuis l’acte individuel de créer tout un monde avec son corps ou sa communauté, à d’autres personnes et d’autres endroits. Ces transmissions radicales virtualisent des techniques de résistance biopolitique dans les esprits des spectateurices, individuation dans de nouveaux assemblages et déterritorialisant la résistance queer au biopouvoir. [...]

Avec la pornographie, cette fonction du sujet imaginéE dans le fantasme peut agir comme un miroir, où le sujet s’imagine ellui-même d’une façon et le devient progressivement. [...] Un défi pour le porno radical, qui offre souvent au/à la spectateurice une nouvelle conception de ce qui est possible, serait de comprendre comment permettre à unE spectateurice de s’identifier avec la personne représentée dans l’œuvre. [...]

Ce porno est plus authentique, et de fait plus érotique, puisqu’il est facile de s’y identifier, puisque ce sont de vraies personnes, des personnes normales, des personnes comme soi.

Il n’y a rien qui résiste au capitalisme dans la production de nouveaux genres et sexualités ; cette production est au contraire un terrain fertile pour une nouvelle croissance économique, comme nous l’avons déjà établie. Mais cette illusion peut contenir une certaine forme de vérité – ou, pour être plus précis, une idée erronée d’une vérité. Il fait

sens ici de parler de transsexualité, puisque ce processus, particulièrement délibéré et conscient, de production de nouveaux genres opère comme un microcosme de toute la production sociale de nouvelles subjectivités dont nous parlons. La transsexualité contient un aspect totalement négatif qui détruit implacablement les subjectivités capitalistes, et pourtant cette négativité est emprisonnée dans un processus productif qui produit continuellement de nouvelles subjectivités capitalistes.

ii

Cela en dit long que l'emphase de *Sharing is Sexy* soit dans l'action de partage elle-même. Il est crucial pour nous de revenir là-dessus dans notre analyse puisque le partage marque la véritable limite de cette stratégie, mais aussi de tout un ensemble d'idées portant à croire que le partage est la révolution, est la communisation, ou qu'il est la fin de la relation marchande (*commodity relationship*). Il y a une critique de cette ligne de pensée dans les théories communisatrices qui articulent une ligne de démarcation entre le partage et la communisation comme la destruction matérielle purement négative de la société capitaliste et de ses formes correspondantes. Pour citer le texte *Réflexions autour de l'Appel* :

Dans l'Appel, le terme de communisation est systématiquement compris comme la « mise en commun ». Dans la citation précédente, par exemple, les « actes de communisation » dont il est question sont décrits ainsi : « mise en commun de tel ou tel espace, tel ou tel engin, tel ou tel savoir ». Ce qui est mis en commun, c'est l'usage, comme quand il est dit que communiser un lieu c'est en libérer l'usage. [...] Dans la même logique, si la communisation c'est la « mise en commun », le communisme est systématiquement assimilé au « partage ». Le thème du partage est omniprésent dans l'Appel. [...]

Il ne s'agit pas de dire que « partage » et communisme n'ont rien à voir, mais on a du mal à comprendre comment ils pourraient être synonymes. Le partage existe dans le capitalisme : des institutions sociales aussi importantes que la famille fonctionnent sur le partage, et même dans les pays où le capitalisme est le plus ancien et où la relation familiale se réduit à sa plus simple expression (la relation parents/enfants), le capital, même économiquement, ne survivrait pas sans cette forme de partage social.

Nous suivons cette ligne de pensée. Le partage (*Sharing*) peut bien être sexy, mais en dépit du fait que Micha Cardenas (ou *Food Not Bombs*, ou la bibliothèque de prêt) insiste que c'est le contraire, mais il n'a rien à voir avec la destruction de la société de classes. Le partage est désirable, et même avantageux, mais le capitalisme permet une vision quasi-illimitée du partage dans que la reproduction structurelle de la relation marchande n'est pas remise en question.

Pour mener cette critique plus loin, on peut identifier le Soi aux côtés de l'État, de la marchandise, de la famille et du genre comme une forme fondamentale du capital et, en conséquence, un terrain sur lequel se battre, et une limite à détruire. A partir de là, on ne peut pas se limiter à une vision d'un partage illimité entre des Soi cohérents. Une telle maintenance des formes atomisées, peu importe ce qui est retenu entre elles, est simplement une refonte de la misère. Il est plutôt nécessaire d'immédiatement s'engager dans le sabotage du Soi, la grève contre la subjectivité. Ce qui sépare moi de toi, ce qui me forme moi et constitue mon entièreté doit être remis en question et défait. Au delà du besoin évident de détruire mon genre, ma race, ma position de classe, il y a un besoin encore plus vital de lutter contre mon image, mes techniques de soi, ma faiblesse singulière.

iii

Dans notre réflexion sur ce que cela signifie de lutter contre les identités et prédicats, nous pouvons nous tourner vers l'idée d'écart articulée par le groupe Théorie Communiste. L'écart, en référence à la façon dont l'eau qui s'écoule frappe un rocher et se sépare forcément en deux courants, est peut-être la meilleure façon pour décrire commence, dans le cadre d'une lutte, toutE sujet doit atteindre et ressentir sa propre subjectivité comme une limite, comme une contrainte objective, et lutte contre elle. On doit, par la lutte, atteindre le seuil à partir duquel il devient impossible d'à la fois continuer à lutter et de maintenir sa propre subjectivité.

Agir en tant que classe, pour le prolétariat, c'est actuellement d'une part n'avoir pour horizon que le capital et les catégories de sa reproduction, d'autre part, c'est, pour la même raison, être en contradiction avec sa propre reproduction de classe, la remettre en cause. Ce conflit, cet écart, dans l'action de la classe existe dans le cours de la plupart de la lutte de classes, et en est devenu un enjeu. Il ne peut y avoir qu'une rupture entre le cours quotidien des luttes et la révolution. Mais cette rupture s'annonce dans le cours quotidien à chaque fois que l'appartenance de classe apparaît, dans ces luttes, comme une contrainte extérieure qui est objectivée dans le capital, dans l'activité même du prolétariat en tant que classe. [...]

Dans chacune de ses luttes et dans l'action de classe caractérisé par cet écart, le prolétariat voit son existence comme classe s'objectiver dans la reproduction du capital comme quelque chose qui lui est étranger. Il n'est désormais plus possible de faire quoique ce soit de plus comme prolétaire, tout en restant un.e prolétaire. Cette confrontation du prolétariat avec sa propre existence comme classe est désormais le contenu de la lutte des classes. L'enjeu est la remise en question par le prolétariat de sa propre existence comme classe, et de celle de toutes les classes.

Actuellement, la révolution est suspendue au dépassement d'une contradiction constitutive de la lutte de classe : être une classe est pour le prolétariat l'obstacle que sa lutte en tant que classe doit franchir/abolir. L'unité de la classe ne peut plus se constituer sur la base du salariat et de la lutte revendicative, comme un préalable à son activité révolutionnaire. L'unité du prolétariat ne peut plus être que l'activité dans laquelle il s'abolit en abolissant tout ce qui le divise.

Bien que nous rejetons assurément toute approche déterministe ou scientifique expliquant comme une révolution 'doit' se produire, les théories des 'communisateurs' anti-État sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles rejettent les principes fondamentaux du Marxisme : l'identité ouvrière, le rôle du Parti, l'unité de classe, la valorisation des moyens de production, la dictature du prolétariat, le formalisme, et même le mouvement ouvrier lui-même.

Toute pratique cherchant, au sein des différentes luttes qui vont émerger durant la crise en cours, à élaborer cet écart doit commencer avec une étude et une compréhension des positions de sujet remises en question par la crise elle-même. Nous désirons que les luttes atteignent le point où apparaîtrait un écart contre les positions auxquelles les participantEs essayent désespérément de se raccrocher. Ceux qui occupent des bâtiments, qui refusent de quitter les maisons dont ils ont été expulsés, qui sabotent leur lieu de travail, qui défient leurs prédicats, qui désobéissent au régime de la blancheur, qui rejettent violemment la complaisance de la classe moyenne, doivent inévitablement se confronter à la dure réalité que chaque rôle social marque une véritable limite à leur activité, et que la possibilité de dépassement de ces limites existe dans leur propre activité.

De la même façon, ceux qui promeuvent l'effondrement des anciens sujets tout en proposant la formation de nouveaux doivent à tout prix être confrontés. La lutte pour une nouvelle identité fluide doit être vue comme portant en elle la limite de toute lutte pour l'identité, comme n'étant que la gestion de la décomposition du capital afin de permettre sa restructuration et sa préservation. Il ne peut, pour nous, n'exister aucun sujet affirmatif ou positif. Il ne peut y avoir qu'une destruction des fondations matérielles de la subjectivité.

Quelques propositions :

- † Une pratique généralisée du vol d'identité (qui a pour effet non seulement l'expropriation des ressources des institutions financières, mais aussi la mise à mal de la capacité de ces institutions à identifier avec précision des individuEs en reliant, avec un certain degré de certitude, entre unE individuE et son identité officielle – nom, numéro de sécurité sociale, numéro de compte en banque) ;
- † La montée du phénomène Anonymous, qui débuta par de l'hooliganisme mineur sur 4chan et en vint à « troller la société » (mener des attaques derrière l'anonymat sur internet à travers des pratiques de troll ; la calomnie ; le leak de grandes quantités d'information confidentielles incluant des données de comptes personnels ; des réseaux en-ligne massifs de piratage pour logiciels, musiques, films, pornos, livres, etc, – mentionnons aussi le piratage IRL en Somalie ou ailleurs ; des attaques DDOS sur diverses institutions et organisations, particulièrement des agents du contrôle et de la gestion de l'information ; des attaques et la création de réseaux technologiques contre-répressifs de solidarité avec les rebelles nord-africainEs sous le coup d'une forte répression gouvernemental des communications par internet) ;
- † Le refus total des dettes (faire courir partout les huissiers) ;
- † Des flash mobs d'expropriations et d'attaques ;
- † Pousser les contradictions inhérentes aux politiques de l'identité vers leurs conclusions les plus extrêmes, afin de miner toute base logique qu'elles conservent encore (et de directement attaquer ses prêtres) ;
- † Porter des masques et détruire des choses ;
- † Squatter, piller, voler au travail et toutes les formes d'expropriation qui rend possible pour nous de vivre en refusant les dispositifs qui nous produisent comme travailleur.euse ou toutE autre sujet.

Ces pratiques ont en commun deux éléments : le sabotage des systèmes d'identification (par là, nous ciblons les réseaux technologiques par lesquels unE individuE peut être identifiéE par les institutions financières, gouvernementales et sociales comme étant son soi unique – c'est-à-dire son numéro de sécurité sociale ; le fait de posséder certains attributs ; et/ou d'appartenir à un groupe, une classe, une société, etc.), et un certain niveau de secret et d'anonymat de la part des saboteurEs. Ces dernières pratiques (Anonymous, porter des masques littéralement ou figurativement, se mouvoir en foules, former des sociétés secrètes, etc) démontrent que des individuEs prennent, ou émergent comme, nécessairement de nouvelles formes d'être-négatif en s'attaquant aux systèmes d'identification. L'être-négatif n'a aucun rapport avec les formes de mentalités de groupe libérales, réductionnistes, de faire-groupe-au-plus-petit-dénominateur-commun qui sont

promues par des slogans sur le partage, le consensus, la démocratie directe ou l'égalité. L'être-négatif n'a aucun rapport non plus avec la production de nouvelles subjectivités style art-performance qui est tendance. L'être-négatif opère plutôt en soi-même la négation du sujet (le refus de l'obéissance, de l'attribution, et de l'identification), et donc la négation du fondement même de la société libérale.

Pour retourner un instant à Micha :

Cela mène à ma critique du sabotage comme stratégie politique importante. Le sabotage suppose un monde unique, suppose que le.e travailleur.euse passe la plupart de ses jours à l'usine à fabriquer des machines ou au bureau à programmer des logiciels, et donc que sa meilleure chance pour résister est dans le sabotage. Notre stratégie à SIS est de favoriser la subversion au sabotage, se concentrant sur la réutilisation des déchets du capitalisme pour nos propres fins de création d'un monde. Dans notre monde hétérotopique et nos identités aux multiples facettes, cela fait sens de ramener à la maison les appareils photos qu'on utilise au travail pour photographier des produits, et de les utiliser pour produire du porno anti-capitaliste queer.

Micha a raison de reconnaître que les vieilles luttes ouvrières sont sans-issue. Elle a en revanche complètement tort dans les conclusions qu'elle en tire. Cette société se reconstitue dans chaque moment de chaque jour. Tous les gestes normatifs accomplis par les membres de la société reproduisent la relation sociale au capital, et les gestes pas si normatifs ont eux aussi leur marché de niche. Nous sommes toustes – et particulièrement ceux les plus tendance et radicales d'entre nous – positionnéEs comme travailleur.euses dans une usine sociale sans extérieur. Cette usine est occupée à produire à la chaîne de nouvelles subjectivités, ainsi que de nouvelles méthodes de suivi, d'identification, de catégorisation et de gestion de celles-ci, et sa machinerie est propice à être sabotée. La subversion ne peut ouvrir qu'une restructuration de surface, un réarrangement d'éléments qui n'a jamais, d'aucune façon, été lié à la possibilité de détruire le capitalisme. Non. Nous devons reconnaître que le sabotage persiste comme notre tâche invariante. Nous faisons référence ici au sabotage de la technologie et des réseaux sociaux qui assignent, monitorent, classifient et désignent la subjectivité.

Pour revenir à la figure de la pornographie : le travail mort de milliers de garçons, un peu comme moi, extrait d'eux sous la forme de la capture de leur image et du spectacle de leur sexualité est mis en service. Je suis structuré, formé, constitué par la reproduction sans-fin de ces spectres. Je, comme une population innombrable de corps, suis capturé par ces images et animé par celles-ci. S'il était un jour possible de séparer mes propres désirs des désirs des dispositifs qui me forment, ce n'est désormais plus le cas. Je suis recréé, à travers un éventail dérisoire de techniques de soi, comme Adam à l'image du Dieu

marchandise, le travail mort arraché aux corps pour le prix d'un salaire. A travers l'application réussie de ces techniques, mon moi devient une marchandise commercialisable. Mon sexe, mes hanches, mes tatouages, mes compétences spécifiques sont aliénées de moi comme une image, qui est confisquée, démultipliée et déployée à travers un réseau quasi-illimité de dispositifs (tablettes, ordinateurs, iPhones, câbles réseau, serveurs, wifi, mémoires, corps, fantômes) afin que mon travail mort puisse éternellement hanter des corps de la même façon que les nôtres sont déjà hantés.

Il n'y a aucune pratique subversive qui puisse défaire les mortEs hantant les vivantEs. Stopper de la moindre façon la reproduction et l'exploitation incessantes de mon image, et de toutes les images mises au service de la relation marchande, exigerait le sabotage et la destruction totales de tout dispositif agissant à cette reproduction. Nous ne pouvons pas nous diriger vers la subversion du réseau cyborg qui nous capture comme marchandises. Nous devons tout détruire.

v

Terminons avec une anecdote. Avec l'épuisement du revenu net et le progrès de nouvelles formes techniques, Borders a été la première grande chaîne de librairies à devoir fermer ses portes. En marchant dans leurs magasins avant les fermetures massives, on pouvait trouver des étagères entièrement vides de livres, des pancartes indiquant les genres suspendues dans le mauvais sens, des dispositifs de sécurité débranchés et espérant être achetés. Il aurait été impossible d'acheter un produit même si on le voulait, puisqu'aucunE employéE ne pouvait être trouvéE – iels étaient toustes trop occupéEs à fumer des cigarettes et à commérer. Dans ce moment de crise, de restructuration, de re-création, nous ne pouvons pas nous faire attraper dans les pièges de glorification soit des formes mourantes, soit des nouvelles qui émergent. Nous ne sommes ni pour le livre comme marchandise physique, ni comme marchandise digitale. Nous n'en avons rien à faire de Borders, pas plus que nous en aurons quelque chose à faire de n'importe quelle entreprise capitaliste qui les remplacera. Nous devons plutôt découvrir la vérité cachée en plein jour. Il n'y a qu'à regarder les bannières au-dessus de chaque boutique de Borders qui va fermer, pour y lire en gras :

Derniers Jours

Tout Doit Disparaître



Références

Communique from an Absent Future by Research and Destroy
Preliminary Notes on Modes of Reproduction by 'gender mutiny,'
Notes Préliminaires sur les Modes de Reproduction, gender mutiny
Endnotes 2: Misery and the Value Form.
Endnotes 2: Misère et dettes
Theorie communiste.
Théorie Communiste n°23
Reflections on the call. Léon de Mattis.
Réflexions autour de l'appel. Léon de Mattis.
Trans Desire, Micha Cardenas.

Tous les liens et PDF sont accessibles sur <https://baedanfr.noblogs.org/bibliographie>



Traduction disponible en ligne sur : Bædan FR, <https://baedanfr.noblogs.org>
Texte original « Identity in Crisis » **disponible sur :**
Bædan <https://baedan.noblogs.org> ; TheAnarchistLibrary <https://theanarchistlibrary.org>



... La transsexualité contient un aspect totalement négatif qui détruit implacablement les subjectivités capitalistes, et pourtant cette négativité est emprisonnée dans un processus productif qui produit continuellement de nouvelles subjectivités capitalistes.

... On peut identifier le soi aux côtés de l'État, de la marchandise, de la famille et du genre comme une forme fondamentale du capital et, en conséquence, un terrain sur lequel se battre, et une limite à détruire. Il est nécessaire d'immédiatement s'engager dans le sabotage du Soi, la grève contre la subjectivité. Ce qui sépare moi de toi, ce qui me forme moi et constitue mon entièreté doit être remis en question et défait. Au delà du besoin évident de détruire mon genre, ma race, ma position de classe, il y a un besoin encore plus vital de lutter contre mon image, mes techniques de soi, ma faiblesse singulière.

... Nous sommes toutes positionnéEs comme travailleur.euses dans une usine sociale sans extérieur. Cette usine est occupée à produire à la chaîne de nouvelles subjectivités, ainsi que de nouvelles méthodes de suivi, d'identification, de catégorisation et de gestion de celles-ci, et sa machinerie est propice à être sabotée. La subversion ne peut ouvrir qu'une restructuration de surface, un réarrangement d'éléments qui n'a jamais, d'aucune façon, été lié à la possibilité de détruire le capitalisme. Non. Nous devons reconnaître que le sabotage persiste comme notre tâche invariante. Nous faisons référence ici au sabotage de la technologie et des réseaux sociaux qui assignent, monitorent, classifient et désignent la subjectivité.

baedanfr.noblogs.org

baedanfr@proton.me